

Homélie du 8 juillet 2018 Messe pour la France

Parlons de la France, de l'Europe et des migrants.

Il n'est plus possible de parler de la France sans parler de l'Europe. Et il est tout à fait impossible de parler de l'Europe sans parler de la France. Enfin, comment parler sérieusement de l'Europe et de la France sans parler des migrants et des flux migratoires actuels et à venir ?

Les migrants seront-ils un levier pour une Europe nouvelle où les nations se renforcent en s'unissant pour les intégrer ? Ou bien, les migrants seront-ils une peau de banane pour le vieux monde, la cause probable de son explosion et la fin des nations qui le composent ?

1. La voix venue d'ailleurs.

Or, sur ces thèmes, tout paraît bloqué. Le monde vibre, l'Europe vacille, la France hésite, la Région tâtonne, les communes peinent, les hommes angoissent. Les réunions politiques se multiplient avec comme résultats des compromis valables le temps du retour chez soi. En Europe, on discute, on tergiverse, on patine et on recule, tandis que, au dehors, les peuples s'agitent avec fébrilité.

Les historiens convoquent des périodes passées, débordées elles aussi par des mécanismes supérieurs aux projets politiques en place. L'histoire est utile pour montrer que ceux qui laissent faire aujourd'hui seront ceux qui subiront demain. Mais à ce moment des siècles, leurs discours ne rassurent pas car la nouveauté frappe à la porte et le passé n'a pas les clefs d'un futur improbable. On peut évoquer la résilience des peuples qui finissent souvent par trouver un équilibre. Mais personne ne sait l'arrangement final ni à qui il profite. Et quel sera le prix à payer pour y arriver ?

A l'heure qu'il est, nos plans se cassent, à l'extérieur, sur l'énergie humaine dégagée par des masses mobiles en fusion. Et, à l'intérieur, ceux qui s'essayaient au courage se heurtent à des blocages non négociables.

Mais voilà que Dieu parle aussi : « *Ils sauront qu'il y a un prophète au milieu d'eux.* » (Ez 2, 5). Dieu propose que nous entendions une autre voix que celle des experts et des conseillers. Il nous donne d'écouter la parole du prophète. Quand les faits et les chiffres, têtus, nous jettent dans l'impasse, quand les processus habituels sont en panne, Dieu offre une sagesse nouvelle, décidément décalée.

Dans ces moments de l'histoire où les hommes naviguent dans l'incertitude vers l'inconnu, s'il n'écoute pas la voix du prophète, le politique va briser sur les récifs le navire qu'il devait conduire au beau port.

Le prophète est un homme totalement libre en face du roi ou du peuple. Il voit la situation à partir d'en-haut. Il a laissé la vallée où les hommes se battent. Sur la montagne, il saisit l'ensemble d'un regard fulgurant. Ainsi le prophète Ezékiel : « Dieu me dit : « Fils d'homme, je t'envoie vers les fils d'Israël... Tu leur diras : 'Ainsi parle le Seigneur Dieu...' »

Hommes politiques aux yeux rivés sur les sondages, aux oreilles fixées sur les conseils, vous intéresse-t-il d'avoir un autre avis sur le monde ? Voulez-vous une autre façon de voir les choses ? Saurez-vous entendre l'analyse de Dieu sur votre nation ? Car « nul n'est prophète en son pays », diagnostique le Christ !

2. Les vagues humaines dans un monde rempli.

Quelle parole prophétique pouvons-nous écouter sur cette question épineuse des migrations en France et en Europe ?

Revenons un siècle en arrière, avec Pierre Teilhard de Chardin, jésuite et prêtre. Nous sommes le 17 octobre 1916, il est caporal brancardier dans un régiment de tirailleurs marocains avec qui il a fait Verdun et avec qui il fera toute la guerre. Il écrit dans son journal (Fayard, p. 127) :

« Les hommes, aujourd'hui encore, sont semblables à des naufragés qui essaient de se joindre entre eux. Ils se tendent les bras, mais des vagues brutales les heurtent et les brisent les uns contre les autres. L'Avenir céleste et humain est dans l'association harmonieuse des individus par l'amour. Seulement il faut que s'aplanisse la mer qui les porte, que s'unifient les civilisations diverses qui entraînent dans des évolutions diverses les groupes d'hommes et les jettent les uns sur les autres. La guerre est le heurt entre des vagues d'hommes... Qu'est-ce qui fait ou apaisera les vagues ?... »

Ce monde tout entier connu et occupé, et nous pourrions ajouter à la pensée de Teilhard, intégralement pollué, à quoi sert-il ? Est-il la plateforme tumultueuse d'une violence collective ? Pour Teilhard, cette confrontation des peuples sur une terre devenue trop petite correspond au plan divin dans l'histoire. Elle s'impose à nous. Sur ce point, nous n'avons pas le choix : *"Maintenant, du pôle Nord au pôle Sud, il y a des hommes partout, des hommes qui se multiplient de plus en plus vite. Ils ne peuvent plus, comme autrefois, se répandre dans les espaces vides de la Terre. Si bien que, pour survivre, ils n'ont plus qu'une solution : s'organiser".*

Si nous avons un choix, c'est sur la façon de nous rencontrer. Soit nous nous organisons pour nous unir les uns avec les autres, soit nous restons sur le fond de violences humaines pour nous battre les uns contre les autres. Les vagues humaines se cognent ou se rencontrent selon la mer qui les porte. Elles se

heurtent si la mer est violente. Elles s'embrassent quand la mer est calme. La guerre est une mer de tempête sur laquelle les peuples ne peuvent que se cogner les uns contre les autres. Mais qu'est-ce qu'une mer calme qui porte les hommes à la communion ?

3. Le sens et le goût de la fraternité.

Nous avons entendu le mot de Teilhard : il s'agit de *s'organiser*. Mais s'agit-il seulement de créer des organisations internationales comme nous le fîmes après la seconde guerre mondiale ? La preuve est faite que ces créations étaient nécessaires mais qu'elles ne furent pas suffisantes.

La pensée profonde de notre jésuite est la suivante : pour s'organiser correctement, il faut une âme. Pour le dire autrement : nous avons à trouver le sens et le goût de cette union future. Teilhard écrivait : « *Il n'y a pas de morale sans idéal. Comment les peuples de la terre pourraient-ils s'harmoniser s'ils ne s'entendent au préalable sur ce qu'ils ont à faire ensemble ? Et comment trouveraient-ils le courage et l'entrain pour faire leur devoir une fois perçu, s'ils n'éprouvent quelque attrait à l'exécuter ?* »

Il y a là deux choses. D'abord la question du *sens*. C'est la question posée à la France et à l'Europe au moment où des flux humains poussent nos frontières : pourquoi l'Europe ? Pour quelle raison nous unir pour faire l'Europe ? Au sortir de la guerre, les peuples étaient dégoûtés de la guerre. Alors ils ont pensé s'unir pour en finir avec elle. Mais la chose étant atteinte, la question a été oubliée. L'Europe n'a-t-elle comme objectif que des gains économiques ? Si c'est le cas, alors la formidable marche de l'histoire va reproduire la guerre à une autre échelle. Les hommes ne se tendront les bras que pour s'étouffer. Ce sera l'Europe en guerre contre les autres : d'abord contre les autres puissances économiques, jalouses de leur croissance ; puis contre les autres peuples, assoiffés de nos biens.

Ensuite la question de *l'attrait ou du goût*. Pour penser la vie de sa nation avec les autres et non contre les autres, il faut être habité par un sentiment savoureux de fraternité. Et c'est peut-être cela qui manque : notre vocation est de devenir le frère de tous les hommes. Et, en effet, c'est ce qu'ils sont par leur origine divine. Mais en avons-nous d'abord la conscience et ensuite le goût ? Sans ce goût nous n'aurons jamais la volonté de passer à l'acte.

Il y a plus d'un siècle, dans la pression ultime de la guerre, le père Teilhard avait entrevu les mécanismes du monde futur. Il appellera plus tard ce phénomène de rencontre dans l'amour *la planétisation*, qu'il ne faut surtout pas confondre avec la globalisation qui uniformise ou la mondialisation qui aplatit. La planétisation est un rapprochement des peuples selon un principe de fraternité. Elle personnalise les personnes, élève les cultures et développe les nations. Par exemple, elle évite de penser l'Europe ou le monde en évacuant la France.

Le pape François l'a rappelé à Strasbourg en 2014 :

« L'Europe sera en mesure de faire face aux problématiques liées à l'immigration si elle sait proposer avec clarté sa propre identité culturelle et mettre en acte des législations adéquates qui sachent en même temps protéger les droits des citoyens européens et garantir l'accueil des migrants. » (Discours du pape François, 25 novembre 2014 au Parlement européen). Puis à Rome l'année dernière : *« L'une des responsabilités communes des dirigeants, c'est de favoriser une Europe qui soit une communauté inclusive, affranchie d'une mauvaise compréhension de fond : inclusion n'est pas synonyme d'aplatissement indifférencié... Dans cette perspective, les migrants sont une ressource plus qu'un poids. »* (Pape François, discours à la COMECE, 28 octobre 2017)

Sous les hommes qui s'agitent, sous les volontés politiques qui s'énervent, sous les paroles qui s'opposent, qu'y a-t-il ?

S'il y a un océan violent d'égoïsmes nationaux, les migrants d'aujourd'hui, comme les invasions d'hier, seront un poids et un danger à combattre. S'il y a une onde paisible attachée à une fraternité prudente et raisonnée, alors les migrants se poseront en ressource et en personnes à intégrer.

En fait, nous n'avons qu'un choix pour la France et l'Europe : combattre ou intégrer. Et ce choix sera dicté par notre sentiment intérieur : est-il goût pour la fraternité ou appétit pour la violence ?

Voilà la parole de Dieu transmise par le prophète.

+ Luc Ravel, archevêque de Strasbourg